

BIBLIOTHÈQUE DES TERRITOIRES

Jean-Yves Chapuis



La ville n'est pas figée

Préface de Gérard Collomb

 **l'aube**

LA VILLE N'EST PAS FIGÉE

La collection *Bibliothèque des territoires*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2017
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-2510-5

Jean-Yves Chapuis

La ville n'est pas figée

Préface de Gérard Collomb

éditions de l'aube

Du même auteur :

Villes en évolution, La Documentation française, 2005

Villes en évolution, tome 2, La Documentation française, 2010

Rennes, la ville archipel, avec Jean Viard, l'Aube, 2013

Profession urbaniste, l'Aube, 2015

« Ce n'est pas parce que la vie humaine apparaît plus personnelle aujourd'hui qu'elle est moins sociale, moins politique ou moins institutionnelle. Elle l'est autrement. »

Alain EHRENBURG

PRÉFACE

Le XXI^e siècle est le siècle des villes. Moteurs du progrès économique et social depuis toujours, elles sont aujourd'hui aux avant-postes de l'avenir, par leur poids démographique, par les défis qu'elles rencontrent et par leur capacité à y faire face en faisant converger les ressources et les talents. C'est particulièrement vrai des métropoles, chefs de file de cette dynamique territoriale depuis une vingtaine d'années : les trois cents plus grandes villes de la planète, qui produisent 50 % de la richesse mondiale, fonctionnent aujourd'hui en réseau pour inventer le monde de demain.

C'est dire combien les acteurs qui construisent et aménagent les espaces urbains – dans les métropoles, mais aussi dans les villes moyennes et dans toutes les polarités qui participent à l'équilibre territorial – font face à des enjeux importants. Dans un contexte de concurrence forte entre territoires, les choix effectués en matière d'aménagement urbain, de développement économique et résidentiel et de mobilité sont déterminants. Les politiques de développement urbain doivent viser l'attractivité et l'accessibilité pour assurer la prospérité et l'emploi. Mais elles doivent aussi proposer aux habitants un cadre de vie agréable, qui favorise la

rencontre et le partage, car c'est l'essence même de la ville. Enfin, elles doivent participer à la lutte contre le réchauffement climatique et montrer la voie de la transition écologique.

C'est à tous ces défis que nous essayons de répondre depuis une quinzaine d'années à l'échelle de la métropole lyonnaise. Alors qu'elle était encore loin dans les classements au début des années 2000, Lyon a aujourd'hui conquis sa place dans le top 10 des métropoles européennes les plus dynamiques. Dans le même temps, elle s'est transformée pour offrir à chacun une meilleure qualité de vie et de multiples « satisfactions », pour reprendre l'expression du penseur de la ville Jean Haëntjens. Enfin, elle a déjà réduit fortement son empreinte écologique, grâce à une stratégie de reconstruction de la ville sur la ville et à une politique de mobilité favorisant le report vers les transports en commun et les modes doux.

À travers des aménagements comme les Berges du Rhône ou les Rives de Saône, la réalisation de nouveaux parcs d'agglomération et une politique de création d'espaces publics de très haute qualité, nous avons voulu promouvoir une nouvelle image de la ville : une ville qui concilie urbanité et nature, dynamisme et douceur, et qui offre de la beauté et du plaisir à tous ses habitants. Sur d'anciennes friches industrielles, comme à la Confluence, à Gerland et au Carré de soie, nous avons imaginé des projets urbains où développement économique, qualité urbaine et qualité environnementale se conjuguent pour former des quartiers originaux et inspirants. Ailleurs, dans certains secteurs qui ne répondaient plus aux besoins des habitants, nous avons impulsé une ambitieuse rénovation urbaine, et un projet comme La Duchère a montré que les quartiers d'habitat social pouvaient retrouver une dynamique économique et résidentielle.

Cette fabrique de la ville est un travail continu et collectif. À Lyon, nous défendons le « faire-ensemble », en associant le maximum d'acteurs à cette production : architectes, urbanistes,

LA VILLE N'EST PAS FIGÉE

paysagistes, sociologues, géographes, philosophes, acteurs de la promotion et de la construction, services techniques des collectivités, élus, associations, et bien sûr citoyens. Nous avons ainsi cherché à construire des projets qui s'ancrent dans l'histoire du territoire et, surtout, dans le cœur des habitants et des usagers : un exercice complexe et toujours perfectible, qui nécessite d'anticiper des attentes implicites, de répondre aux interrogations et d'entraîner des acteurs aux intérêts parfois différents dans une dynamique collective.

C'est cette production de la ville que Jean-Yves Chapuis décrit dans le présent ouvrage, en s'appuyant sur sa double expérience d'urbaniste et d'élu. En fin connaisseur des réalités du terrain, il souligne les difficultés inhérentes à l'aménagement urbain et fournit des outils pour répondre aux questions essentielles : comment coproduire une ville qui soit à la fois performante et désirable ? Comment articuler les demandes sociales du moment avec la nécessité d'une vision globale de long terme ? Les nouvelles technologies, qui promettent une ville « intelligente », modifient déjà le rapport de chacun au territoire, et les relations entre acteurs de l'aménagement et usagers : comment les utiliser pour donner un rôle plus actif aux habitants dans la transformation de leur ville ?

À Lyon, notre réflexion sur la manière de rapprocher constamment les politiques publiques des attentes des citoyens nous a poussés, ces dernières années, à une innovation forte. Partant du constat que l'organisation institutionnelle traditionnelle n'est pas la plus adaptée pour répondre aux besoins des personnes dans leur globalité, puisqu'elle dissocie par exemple l'aménagement urbain et le développement économique des politiques d'accompagnement social, d'insertion et de logement, nous avons voulu réunir ces compétences dans une seule collectivité. La création de la métropole de Lyon vise à mettre plus d'humain dans l'urbain, et, au fond, à rejoindre

JEAN-YVES CHAPUIS

l'idéal qui est au cœur de ce livre : faire de la ville un lieu à la fois d'épanouissement individuel et d'aventure humaine collective.

Dans Le Projet local, l'architecte et urbaniste italien Alberto Magnaghi disait du territoire qu'il est « une œuvre d'art, peut-être la plus noble et la plus collective que l'humanité ait jamais réalisée » : c'est cette ambition que la lecture de ces pages nous encourage à mettre concrètement en œuvre.

Gérard Collomb,
sénateur-maire de Lyon,
président de la Métropole de Lyon

EN GUISE D'INTRODUCTION

La ville n'est pas qu'une idée spatiale, elle est aussi une idée mentale. (Jean-Paul Dollé, philosophe)

Les géographes savent combien est important le choix d'une échelle d'analyse. On ne voit pas la même chose selon la focale d'observation. Et l'emboîtement des échelles, façon poupées russes, fonctionne de moins en moins, à l'heure des réseaux et de la « globalisation ». Cette difficulté à saisir les complexités socio-spatiales s'avère aussi problématique pour les trames vertes et bleues que pour les flux économiques. Là encore, des ruptures méthodologiques sont à enclencher, pour élargir les champs de vision. (Jean-Marc Offner, urbaniste)

La ville change, elle n'est pas figée et aujourd'hui son territoire est incertain, comme l'être humain que nous sommes, qui est aussi « cet individu incertain », titre d'un livre d'Alain Ehrenberg¹.

C'est pour cela que je garde le terme « ville » pour exprimer l'évolution de l'urbain, car il me semble que la ville s'adapte sans cesse à l'évolution de la société en bien ou en mal (suivant les analyses et les points de vue que l'on peut avoir), que l'on soit d'accord ou pas.

Nous vivons depuis deux siècles dans une société qui a inscrit la liberté dans ses principes, et depuis une quarantaine d'années dans une société qui vit l'accélération de son processus

1. Les références des livres cités figurent en fin d'ouvrage, dans la bibliographie.

JEAN-YVES CHAPUIS

d'individuation, de libre adoption de modes de vie différents (Lipotvesky), de singularité (Martuccelli), y compris pour des personnes issues de milieux sociaux et culturels homogènes et disposant des mêmes niveaux de ressources. [...]

Et tout d'abord que la mobilité est devenue une nécessité, que la mobilité n'est pas une question de transport, qu'en aidant à la mobilité, la société ne rend pas seulement service aux individus aidés, mais s'aide elle-même par les retours à l'emploi induits, les problèmes de santé évités et la lutte contre les sentiments d'exclusion. (Jean-Pierre Orfeuill & Fabrice Ripoll)

Simplement, ce qui est nouveau, c'est bien cette incertitude à la fois de l'être humain, du monde dans lequel on vit et des territoires, dont on ne sait plus vraiment où ils commencent et où ils finissent.

Un homme incertain

Le sociologue Alain Ehrenberg, dans sa trilogie *Le Culte de la performance*, *L'Individu incertain* et *La Fatigue d'être soi*, explique bien ce nouvel individualisme, et il tente une certaine synthèse dans *La Société du malaise*. En voici quelques extraits :

- In *Le Culte de la performance* :

Aujourd'hui, chacun, d'où qu'il vienne, doit faire *l'exploit de devenir* quelqu'un en se singularisant. Cette exigence implique non de s'identifier à un modèle supérieur établi *a priori*, mais [...] de forger son propre modèle : réussir à être quelqu'un, c'est entreprendre de devenir soi-même.

Nous sommes donc entrés dans *l'âge de l'individu quelconque*, c'est-à-dire un âge où n'importe qui doit s'exposer dans l'action personnelle afin de produire et montrer sa propre existence au lieu de se reposer sur les institutions qui agissent à sa place et parlent en son nom. [...]

Une société qui reporte sur tous les individus des responsabilités auparavant prises en charge institutionnellement à l'extérieur d'eux-mêmes doit s'attendre à ce que ces mêmes individus aient des stratégies d'auto-assistance inépuisables et adressent les demandes les plus diverses à des professions ou à des institutions afin qu'elles leur assurent une qualité de vie et un confort intérieur minimaux pour avoir le punch. [...]

À partir du moment où les gens sont amenés à construire leurs liens par eux-mêmes au lieu d'être logés à une place dont ils n'ont pas à sortir, la présence d'un garant extérieur est pourtant une nécessité absolue : elle leur rappelle qu'ils ne sont pas des créanciers sans dette. Il appartient donc à la politique de mettre en forme ces inquiétudes. Elle n'a pas pour fonction de répondre à toutes les demandes, ni de se laisser prendre par les filets de leur urgence, mais de les traduire pour offrir des perspectives d'action compréhensibles par l'opinion et pour permettre aux gens de prendre en charge personnellement leurs problèmes : rendre possible l'action, c'est ouvrir l'avenir, donc se donner les moyens de ralentir les demandes.

• In *La Fatigue d'être soi* :

Cette fatigue est inhérente à une société où la norme n'est plus fondée sur la culpabilité et la discipline mais sur la responsabilité et l'initiative. Elle est la contrepartie de l'énergie que chacun doit mobiliser pour devenir soi-même.

• In *La Société du malaise* :

Le fait capital de l'individualité au cours de la seconde moitié du xx^e siècle est en effet la confrontation entre la notion de possibilité illimitée et celle d'immaîtrisable. [...]

Il devient déprimé parce qu'il doit supporter l'illusion que tout lui est possible. [...]

La société française vit depuis une quinzaine d'années à l'aune de l'individu : les modes d'action de la politique et des institutions font de plus en plus appel à la responsabilité individuelle et, plus globalement, les normes de conduite en société poussent à ce que chacun mette en avant sa part personnelle. Nous avons assisté, en l'espace d'une génération,

LA VILLE N'EST PAS FIGÉE

à une nouvelle phase de l'individualisme : son institution en mode d'action normatif. La société du changement exige un individu trajectoire, qui doit évoluer en permanence, et accroît la pression psychique s'exerçant sur chacun, pression qui pèse inégalement dans une société diversifiée : ceux qui sont en bas subissent la pression maximale. Or être en bas aujourd'hui, dans une société de mobilité où les types de production de l'identité qui accompagnaient l'appartenance collective sont en recul, où l'image de soi, la valeur qu'on s'accorde et que les autres vous accordent, prend une place démesurée, c'est être non seulement sans perspectives sociales, mais également sans avenir identitaire. [...]

L'enchevêtrement des questions mentales et des questions sociales montre que la santé mentale est bien plus qu'une exigence de santé : une forme sociale, un langage de l'infortune dans lequel se disent l'échec et la réussite, la justice et l'injustice, le bien et le mal. Nos lectures du mal social se font en termes de pathologies sociales, de souffrances psychiques, de mal-être, etc. C'est dans le langage de la santé mentale que s'expriment désormais de nombreux conflits et tensions de la vie en société.

Il faut la rencontre entre cet individu incertain et les autres, entre souci pour soi et pour autrui.

Si je parle précisément d'engagement, c'est que je ne vis pas dans cette illusion de la pérennité démocratique. À l'heure où les intégrismes, les fascismes et les populismes prolifèrent, le souci de la durabilité démocratique apparaît ; comment protéger la démocratie ? Comment fait-on pour que les individus aient le souci de conserver l'État de droit ? Je me suis rendu compte qu'un individu qui n'a pas travaillé à faire émerger une juste individuation ne se souciera pas de préserver la démocratie. Le souci de soi et le souci de la cité sont intimement liés. (Cynthia Fleury, philosophe)

Je distingue trois sphères de reconnaissance, auxquelles correspondent trois types de relation à soi. La première est la sphère de l'amour qui touche aux liens affectifs unissant une personne à un groupe restreint. Seules la solidité et la réciprocité de ces liens confèrent à l'individu cette confiance en soi sans laquelle il ne pourra participer avec assurance à la vie publique. La deuxième sphère est juridico-politique : c'est parce qu'un individu est reconnu comme un sujet universel, porteur de droits et de devoirs, qu'il peut comprendre ses actes comme une manifestation – respectée par tous – de sa propre autonomie. En cela, la reconnaissance juridique se montre indispensable à l'acquisition du respect de soi. Mais ce n'est pas tout. Pour parvenir à établir une relation ininterrompue avec eux-mêmes, les humains doivent encore jouir d'une considération sociale leur permettant de se rapporter positivement à leurs qualités particulières, à leurs capacités concrètes ou à certaines valeurs décrivant leur identité culturelle. Cette troisième sphère – celle de l'estime sociale – est indispensable à l'acquisition de l'estime de soi, ce qu'on appelle le « sentiment de sa propre valeur ». Si l'une de ces trois formes de reconnaissance fait défaut, l'offense sera vécue comme une atteinte menaçant de ruiner l'identité de l'individu tout entier – que cette atteinte porte sur son intégrité physique, juridique ou morale. Il s'ensuit qu'une des questions majeures de notre époque est de savoir quelle forme doit prendre une culture morale et politique soucieuse de conférer aux méprisés et aux exclus la force individuelle d'articuler leurs expériences dans l'espace démocratique au lieu de les mettre en actes dans le cadre de contre-cultures violentes. (Axel Honneth, philosophe, entretien avec Alexandra Laignel-Lavastine)

Ne pas être reconnu devient aujourd'hui une pathologie sociale.

LA VILLE N'EST PAS FIGÉE

Ce n'est pas facile, le souci de soi et le souci de la cité : c'est pour cela qu'il faut faire attention sur « la presque obligation » de concertation que veulent les élus.

Autant il est important de comprendre la demande sociale et de la connaître, autant il faut faire parler les gens pour qu'ils se sentent partie prenante d'un processus, qu'ils soient visibles, comme le dit Pierre Rosanvallon.

Mais il faut aussi que les élus décident et fassent preuve de pédagogie, d'où la notion de démocratie réflexive.

Il faut donc récupérer cette parole à la fois directement auprès des citoyens et aussi par l'intermédiaire de chercheurs qui travaillent sur la société. On le verra plus loin avec la notion de communautés éphémères.

Un monde incertain

Une société ne peut progresser en complexité, c'est-à-dire en liberté, en autonomie et en communauté que si elle progresse en solidarité. La politique de civilisation doit viser à restaurer les solidarités, à réhumaniser les villes [...]. (Edgar Morin, sociologue)

Il faut créer de l'intelligence collective.

L'écriture, la monnaie, l'imprimerie, le téléphone, Internet, sont des technologies qui ont permis de créer une intelligence collective sans aucun équivalent chez les autres espèces animales. (Daniel Cohen, économiste)

Daniel Cohen, dans son livre *Le monde est clos et le désir infini*, démontre que les promesses de la révolution numérique ne se retrouvent pas dans les chiffres de la croissance économique. Les emplois intermédiaires sont menacés, et les salaires vont en haut et les emplois en bas. Internet offre des services qui ne nous coûtent rien, ce qui est bien pour le pouvoir d'achat. La mauvaise nouvelle est que cela ne génère pas d'emplois.

La vie est plus agréable et nous avons plus de choses à consommer, mais la vitesse du progrès matériel a ralenti,

relativement à ce qu'ont connu les deux ou trois générations précédentes. (Robert Gordon, économiste, cité par Daniel Cohen)

Problème de la croissance ?

La question, en réalité, n'est pas de savoir si la croissance économique est temporairement épuisée, et l'enjeu n'est pas d'explorer les voies de son souhaitable retour. Il convient de reconnaître que même si la croissance économique revenait, elle ne se traduirait ni par le bien-être des personnes, ni par la soutenabilité des sociétés humaines.

[...]

La croissance ne peut plus être un projet social. (Éloi Laurent, économiste, cité par la philosophe Catherine Larrère [2017])

L'informatique pousse [...] l'humain vers des tâches où la spontanéité, la créativité, sont essentielles, alors que l'âge de l'électricité et le travail à la chaîne avaient commandé des dispositions exactement inverses. (Daniel Cohen)

L'essor des technologies de l'information et de la communication entraîne le fait que les tâches intermédiaires administratives de contrôle, d'encadrement intermédiaire sont celles où l'ordinateur est plus performant. (David Autor, économiste, cité par Daniel Cohen)

David Autor distingue trois niveaux de qualification au plan économique et démontre que le niveau 2 est remis en cause par les technologies de l'information et de la communication. Niveau 1 : les managers, des professionnels, des compétences pointues.

Niveau 2 : les emplois administratifs, les contremaîtres, les ouvriers qualifiés.

Niveau 3 : les emplois les moins bien payés, les services à la personne et les emplois de bouche. (Daniel Cohen)